**Leçon : La grève des pêcheurs de 1900**

2e document **BC Historical News –** [**Frank Rogers**](http://interestingmountainview.wordpress.com/2012/08/17/frank-rogers/)

**repris de BC HISTORICAL NEWS – VOL. 36 NO. 2 2** reprisavec autorisation ***Par Janet Mary Nicol***

***1re partie***

Le 18 avril 1903, sous une pluie battante, le Syndicat des débardeurs menait huit cents personnes au cimetière de la vieille ville, environné de montagnes et surplombant les eaux bleues du bras de mer des environs de Vancouver. Tous étaient venus enterrer l’organisateur syndical Frank Rogers et placèrent sur sa tombe une couronne en forme d’ancre sur laquelle était inscrit le mot « martyr ». Ces funérailles furent l’occasion du plus grand rassemblement de syndicalistes que la ville n’avait jamais connue. Rogers n’avait que trente ans lorsqu’il fut tué d’un coup de feu tard dans la nuit alors qu’il faisait partie d’un piquet de grève sur les quais, à peu de distance de sa chambre de location. Il mourut deux jours plus tard à l’hôpital. Arrêté pour son meurtre, un briseur de grève à la solde du Chemin de fer Canadien Pacifique fut ensuite acquitté par un tribunal. L’assassinat de Rogers n’a jamais été élucidé.

De nombreux aspects de la vie de Frank Rogers demeurent un mystère. Il n’existe aucune photo de lui et les détails de sa vie personnelle sont très sommaires, tandis que ses exploits d’organisateur syndical firent la une des journaux locaux. Ses proches parents ne figurent pas dans les registres officiels et sa famille n’assista pas à ses funérailles, qui furent payées par les membres du syndicat. Venu d’Écosse, Rogers émigra aux États-Unis dans sa jeunesse. Il fut matelot dans la marine américaine et la marine marchande. En 1897, il suivit jusqu’à Vancouver des centaines d’hommes audacieux et intrépides, la plupart en partance pour le Klondike, la plus grande ruée vers l’or de toute l’histoire du continent.

Rogers décida de s’établir dans la ville, emménageant dans diverses chambres de location dans la partie la plus ancienne de Gastown. Il gagnait sa vie comme travailleur saisonnier sur les quais de la baie Burrard. Au cours des six années qui suivirent, il aida à établir les syndicats des débardeurs, des pêcheurs et des chemins de fer. Il traversa le mouvement syndical de la ville comme une comète; son arrivée coïncida avec l’apparition de nouveaux syndicats et sa mort fut suivie par leur déclin temporaire. Les emplois du port attiraient un groupe de travailleurs de tout poil et peu conventionnels, « toute cette race d’hommes que le monde aime clouer sur ses croix, » fit observer un rédacteur anonyme dans un article du *British Columbia Magazine* en mars 1911.

Ces ouvriers, qui comptaient des Français, des Suédois, des Pendjabis, des Asiatiques et des membres des Premières Nations, « connaissaient le port et ses bateaux comme un habitant de banlieue connaît les maisons de sa propre rue. » Les débardeurs fondèrent un syndicat en 1888 et, au tournant du siècle, s’étaient déjà mis en grève une dizaine de fois. Cependant, leurs droits fondamentaux étaient loin d’être garantis. C’est sur cette scène que Rogers apparut à l’âge de 24 ans. Nous pouvons l’imaginer se rendant à pied au travail le long d’un trottoir de planches, un chapeau mou sur les yeux, vêtu d’un pantalon gris retenu par de larges bretelles et portant une chemise blanche à manches longues. Passant devant des saloons, des kiosques de tir, des entrepôts, il débouche de la rue Gore, traverse les rails du CP et rejoint la longue file des hommes en attente sur le quai près d’un voilier au mouillage. Le chef arrimeur choisit des hommes pour la journée de travail à 35 cents de l’heure. Si Roger est sélectionné, il fera partie de l’équipe qui va décharger la cargaison de la cale du navire sous le grincement des cordes et des poulies. Un contremaître les dirige à coups de sifflet. Le saloon de l’hôtel Alhambra, situé dans le plus vieux bâtiment en briques de Gastown, toujours connu sous le nom de Byrnes Block, était un endroit très fréquenté par les travailleurs des quais après une journée de travail de dix heures. À n’en pas douter, Rogers s’y trouverait, adossé au bar, une bière à la main, discutant de syndicalisme. Les débardeurs manipulaient des cargaisons exotiques, délicates et dangereuses. Ils déchargeaient des ballots de soie de navire en provenance d’Asie et les transféraient dans des trains en partance pour New York. Il fallait deux ouvriers pour soulever un sac de sucre.

« Bien des hommes ne tenaient pas le coup dans ce genre de travail, » selon l’arrimeur retraité Harry Walter dans un récit oral, *Man Along the Shore,* « [Le sucre], c’était pire que le plomb, et le plomb, c’était déjà bien assez dur. » La manipulation du soufre était dangereuse, ainsi que l’exposition à la poussière de blé. « Bien des gars qui déchargeaient le blé en sont morts, » se souvient le débardeur retraité Frank McKenzie. « Ils devaient se couvrir la bouche et le nez de mouchoirs. »

« Au début, on n’avait rien, » confie Axel Nyman, évoquant sa période passée dans le syndicat des débardeurs. « C’était une sélection faite à côté du navire. » Les contremaîtres sélectionnaient des hommes de manière arbitraire pour une journée de travail et leur assignaient les tâches de manière inégale. « Nous avions un syndicat pour les débardeurs de marchandises diverses, » explique Nyman, « mais tout est allé à vau-l’eau lorsque le président du syndicat des pêcheurs [Frank Rogers] a été tué. »

**Leçon : La grève des pêcheurs de 1900**

2e document **BC Historical News**- [**Frank Rogers**](http://interestingmountainview.wordpress.com/2012/08/17/frank-rogers/)  **repris de BC HISTORICAL NEWS – VOL. 36 NO. 2 2** reprisavec autorisation ***Par Janet Mary Nicol***

***2epartie***

Mike Vidulich était un jeune pêcheur lorsqu’il fit la connaissance de Frank Rogers sur le piquet de grève en 1900. Il le décrivit à l’historien du syndicalisme Hal Griffiths comme étant « trapu » et « plutôt petit, mais avec de larges épaules, un visage expressif et ouvert et des cheveux sombres qui commençaient à grisonner aux tempes. » « C’était un bon orateur, mais calme, pas comme Will MacClain [autre chef de grève] qui avait coutume de hurler et de tempêter lorsqu’il parlait, » se souvient Vidulich. « Rogers était un organisateur, l’un des meilleurs que les pêcheurs n’avaient jamais connu. Les conserveurs n’ont jamais pu le soudoyer. » Vidulich soutient que Rogers n’avait aucune ambition pour lui-même, mais qu’il était fermement engagé envers les travailleurs du rang.

« C’était un partisan du syndicalisme et du socialisme, » explique-t-il. Les employeurs des conserveries étaient d’un avis différent et traitaient Rogers d’agitateur extérieur et de socialiste venu des États-Unis qui n’était même pas un pêcheur de métier. Mais ces accusations ne pouvaient entamer en rien la passion d’un socialiste. Rogers fut engagé par le Congrès des métiers et du travail du Canada au cours de l’hiver 1899 pour former la section de Vancouver du Syndicat des pêcheurs de la Colombie-Britannique. Lorsque la saison de la pêche au saumon démarra le mois de juillet d’après, les pêcheurs votèrent en faveur d’une grève contre les propriétaires de conserveries, demandant que leur syndicat soit reconnu et qu’un prix uniformisé de 25 cents par poisson leur soit accordé. Rogers aida à fédérer plus de quatre mille immigrants d’origine européenne et japonaise ainsi que plusieurs centaines de pêcheurs des Premières Nations en sept bureaux syndicaux le long des rivières et des bras de mer de la Colombie-Britannique. Une vieille ferme servait de quartier général syndical à Steveston, à cette époque un village distant de Vancouver sur le fleuve Fraser.

Rogers avait anticipé quels seraient les groupes qui refuseraient de travailler, comme le rapporta le *Daily World* : « Le secrétaire Rogers a affirmé que 1000 pêcheurs blancs et tous les Japonais émigrés de longue date ne sortiraient pas en mer du tout. » Les groupes des Premières Nations étaient en faveur de la grève, mais la vaste majorité des immigrants japonais arrivés depuis peu s’étaient organisés séparément en une société de bienfaisance et se sentaient moins sûrs, sachant bien que pour eux, les débouchés étaient rares dans une province dominée par des citoyens d’origine britannique et où régnait l’antagonisme racial. Avec l’aide d’un interprète, Rogers s’efforça de convaincre les pêcheurs japonais d’arrêter de travailler.

Au cours des trois premières semaines de piquetage, tous se serrèrent les coudes. Des grévistes en bateaux patrouilleurs, arborant un drapeau blanc sur lequel le numéro 25 était imprimé en rouge, débarrassèrent le fleuve Fraser de briseurs de grève. Les conserveurs, de leur côté, menacèrent d’expulser les grévistes des pavillons-dortoirs de Steveston et de ne plus leur donner à manger. Le syndicat riposta en incitant les commerçants de Vancouver à faire don de pain, de pommes de terre et de tentes. Les grévistes japonais reçurent la permission de pêcher dans certaines limites et le syndicat encouragea tous les citoyens à leur acheter leur prise en signe de soutien. Mais le 20 juillet, les pêcheurs japonais brisèrent la grève, ayant accepté 20 cents par poisson ainsi que le retour au

travail. Asamatsu Murakami défend cette décision dans le livre « Steveston Recollected : A Japanese- Canadian History » : « Nous sommes des pêcheurs et des colons, » dit-il, « et si nous nous retrouvons coupés de la compagnie, chaque famille sera aussi totalement impuissante que des soldats sans provisions. » Murakami affirme que ceux qui défièrent le syndicat virent leurs filets coupés, leurs voiles déchirées et leur vie menacée. « À six heures du matin, » se souvient-il, « deux hommes blancs arrivèrent sur le quai et hélèrent K. Maeda sur son bateau. Il ne parlait pas anglais et ils le passèrent à tabac. » Le gouvernement accepta d’envoyer la milice pour protéger les pêcheurs japonais de manière à ce que les conserveries puissent de nouveau ouvrir leurs portes. C’était la troisième fois dans l’histoire de la province que la milice était appelée pour un conflit de travail. Ce ne fut sans doute pas une coïncidence que Rogers fut arrêté et emprisonné pour la nuit à Vancouver sur des accusations de piquetage juste avant que la milice n’arrive à Steveston le 22 juillet. Ce qui prouve bien ses qualités de chef, les grévistes se retrouvèrent perdus jusqu’à ce qu’il fut mis en liberté sur cautionnement le lendemain et parcourut les 25 kilomètres jusqu’à Steveston, empruntant la rue Granville alors bordée de forêts. Les syndicalistes continuèrent de négocier avec entêtement pour obtenir une semaine de plus, en dépit de la démonstration de force. Ils finirent par accepter 19 cents par poisson et se virent refuser la reconnaissance de leur syndicat. Ils reprirent leur travail le 30 juillet. Même si ses progrès étaient peu notables, pendant quelque temps, ce groupe de travailleurs disparate put compter sur sa force collective. Les membres du syndicat élirent Frank Rogers comme président.

**Leçon : La grève des pêcheurs de 1900**

2e document **BC Historical News**- [**Frank Rogers**](http://interestingmountainview.wordpress.com/2012/08/17/frank-rogers/)

**repris de BC HISTORICAL NEWS – VOL. 36 NO. 2 2** reprisavec autorisation ***Par Janet Mary Nicol***

***3e partie***

L’été suivant les pêcheurs syndicalisés étaient prêts à se mettre de nouveau en grève. Les conserveurs s’empressèrent d’arrêter Rogers ainsi que huit autres pêcheurs pour piquetage le 12 juillet. La presse fit remarquer avec inquiétude que certains des accusés étaient bien connus dans la ville et avaient des femmes et des enfants. Le juge Drake fut moins compatissant et traita les grévistes de « voleurs » et de « brigands », se référant particulièrement à un Noir et à deux Chiliens comme étant des « étrangers » ne comprenant rien à « l’esprit britannique. » Tandis que Rogers était en détention préventive, le syndicat négocia et ses membres reprirent la pêche le 19 juillet, toujours sans obtenir une reconnaissance syndicale. Entre temps, le Congrès des métiers et du travail de Vancouver établit un fonds de défense et apporta régulièrement à manger aux neuf grévistes dans la prison du comté de New Westminster. Quatre mois plus tard, tous, sauf Rogers, passèrent en jugement, furent acquitté et libérés de prison. Rogers fut le dernier à être mis en liberté sous une caution de 10 000 dollars tandis que son procès était retardé jusqu’au printemps d’après, période à laquelle l’accusation fut retirée. « Je pars pour une semaine de vacances, maintenant, » lança-t-il à un journaliste du *Daily World* après sa libération. Celui-ci remarqua que Rogers était toujours aussi vif dans son discours, mais légèrement voûté en apparence. « Je vais aller faire un peu de tir sportif, puis je reviendrai travailler pendant l’hiver, » dit Rogers. Il reprit sa place parmi le personnel du syndicat des débardeurs et se fit discret en public jusqu’à l’hiver de 1903, lorsque les cheminots se mirent en grève le 27 février après qu’un commis fut renvoyé pour avoir persuadé les employés de s’inscrire à la Fraternité unie des employés de chemin de fer. Le CP jura de consacrer un million de dollars à embaucher un corps spécial de police et des espions pour briser les piqueteurs. De même, les grévistes se voyaient sapés par les syndicalistes du chemin de fer, qui refuser de soutenir une grève en faveur de travailleurs moins qualifiés. Mais dans tout l’Ouest canadien, les travailleurs d’autres syndicats boycottèrent le transport de marchandises par des « jaunes ». Rogers aida à organiser une grève de débardeurs en solidarité tandis que le conflit se prolongeait durant le printemps.

La nuit fatidique du 13 avril débuta pourtant sans histoires. Rogers venait de terminer un souper tardif au café-bar *The Social Oyster* et sortit dans la rue Cordova vers 23 h 20 pour respirer l’air de la nuit rafraîchi par une pluie tombée un peu plus tôt. Ayant tourné dans la rue Water, il rencontra deux ouvriers qu’il connaissait, Antonio Saborino et Larry O’Neill. Tous retournaient à leurs logements, dans le quartier avoisinant de Gastown. Tandis que le trio approchait de la rue Abbott, il aperçut dans l’obscurité des formes à distance, au-delà de la voie ferrée. Curieux de savoir où en étaient les activités de piquetage du CP, les hommes décidèrent d’aller jeter un coup d’œil. Moins d’une heure plus tôt, une bagarre avait eu lieu entre les briseurs de grève du CP et les grévistes.

Les briseurs de grève s’étaient enfuis et réfugiés sur le *Yosemite*, un bateau à vapeur en mouillage que le CP avait mis à leur disposition comme dortoir de fortune pendant le conflit de travail. Deux des briseurs de grève avaient perdu un chapeau et un parapluie et revenaient vers la voie ferrée juste au moment ou Rogers, O’Neill et Saborino apparurent. Les hommes étaient accompagnés par deux membres armés de la police spéciale engagée par le CP. Dans les parages se trouvait également un briseur de grève solitaire dans un cabanon faisant office de bureau. Il aperçut Rogers debout sur la voie ferrée directement sous un lampadaire et sortit son pistolet. Tandis que des coups retentissaient dans l’obscurité, les deux policiers réagirent en tirant plusieurs fois.

Rogers fut touché presque immédiatement et tomba à genoux. O’Neill et Saborino s’enfuirent pour se mettre à l’abri, mais voyant tomber Rogers, se précipitèrent à son secours et le traînèrent vers la rue. Des passants les aidèrent à transporter le blessé au *Great Western Hotel* dans la rue Water. Rogers fut étendu sur une table jusqu’à l’arrivée d’une voiture à cheval, puis transporté à l’hôpital de la vieille ville au 530 rue Cambie. Il passa la nuit, la balle toujours logée dans son ventre pansé. Le lendemain matin, il dit à la police : « Je n’ai eu aucun différend ni ne me suis bagarré avec quiconque hier soir, et Larry O’Neill et l’autre homme qui était avec moi non plus, pour autant que je sache. Je ne sais pas qui a tiré sur moi, mais je pense que ce doit être quelqu’un du *Yosemite* ou un des policiers spéciaux. Je n’ai jamais eu de problème avec personne dans le passé. Je n’ai vu personne d’autre sur le quai avec nous. Lorsque les coups ont retenti, d’autres [personnes] sont accourues du bout de la rue. Je ne sais pas du tout d’où elles venaient. » Rogers déclara aux journalistes qu’il allait s’en sortir, car il était jeune et solide. Par la suite, le médecin révéla que la blessure était inopérable. Rogers mourut le lendemain après-midi, le 15 avril.

**Leçon : La grève des pêcheurs de 1900**

2e document **BC Historical News**- [**Frank Rogers**](http://interestingmountainview.wordpress.com/2012/08/17/frank-rogers/)  **repris de BC HISTORICAL NEWS – VOL. 36 NO. 2 2** reprisavec autorisation ***Par Janet Mary Nicol***

***4e partie***

Les membres du Congrès des métiers et du travail de Vancouver reconnurent la grande estime dont leur camarade décédé avait joui au sein du mouvement syndicaliste de la ville et convinrent que leur cause venait de perdre un travailleur efficace et ardent ainsi qu’un fidèle champion du syndicalisme. Ils organisèrent une cérémonie funèbre au Labor Temple et l’enterrement au cimetière de Mountain View. Un « ami intime » anonyme de Rogers confia à un journaliste du *Daily World* : « C’était un homme hardi, mais visiblement né sous une mauvaise étoile, car il semble qu’il a commencé à se mettre en mauvaise posture de bonne heure – et dans bien des cas, tout à fait innocemment. » Le rédacteur en chef du journal ouvrier de Winnipeg qualifia Rogers de « syndicaliste chaleureux ». Le mardi qui suivit les funérailles, des membres du syndicat et des sympathisants se pressèrent dans l’auditorium de l’Hôtel de ville pour protester contre son assassinat. Les orateurs condamnèrent le CP et exhortèrent le gouvernement à interdire aux employeurs d’armer les briseurs de grève.

Le Congrès des métiers et du travail de Vancouver offrit une récompense de 500 dollars pour retrouver le meurtrier de Rogers. Les briseurs de grève furent inculpés. L’un fut relâché tandis que l’autre, James MacGregor, un briseur de grève que le CP avait fait venir de Montréal comme commis, fut jugé trois semaines après la fusillade dans un tribunal de New Westminster. Sa condamnation dépendait d’un témoin crucial, le briseur de grève William F. Amstrong, qui était l’un des hommes revenus sur leur pas sur la voie ferrée avec les policiers spéciaux. Au cours de l’enquête préliminaire, Armstrong témoigna du fait que MacGregor avait reconnu avoir tiré le coup fatal du cabanon en direction de Rogers.

Cependant, au cours du procès, il changea en partie son témoignage, ce qui jeta un doute sur l’ensemble de ses déclarations. MacGregor fut acquitté par un jury le 7 mai du fait de l’absence de preuves. Un journaliste fit observer que l’accusé ne s’était pas montré le moins du monde anxieux pendant le procès. Le CP avait engagé un avocat d’élite pour le défendre. Certains affirment que MacGregor fut également payé par son employeur pour quitter la ville après le procès. Le rapport du coroner conclut que Rogers avait été « assassiné par une ou plusieurs personnes inconnues. » Le mouvement syndicaliste fut indigné de ne pas avoir obtenu justice. Pendant un certain temps, les employeurs de la ville eurent le dessus. Lorsque la grève de la Fraternité unie des employés de chemin de fer prit fin deux mois après la mort de Rogers, le syndicat échoua à remporter sa reconnaissance ou à obtenir des employeurs une garantie de réembauche des grévistes. D’autres syndicats ayant participé à des grèves de solidarité furent dissous, y compris celui des débardeurs.

Les syndicalistes reconnaissent la contribution de Frank Rogers, espérant que le premier – mais non le dernier – martyr du mouvement ouvrier ne sera pas oublié. En 1978, un groupe d’histoire local du mouvement ouvrier plaça une stèle commémorative sur sa tombe, sur laquelle on peut lire, « Frank Rogers / Assassiné par un jaune / au cours d’une grève contre le CP / Mort le 15 avril 1903 / Organisateur syndical et socialiste. » Cette épitaphe nous dit comment Rogers a trouvé la mort. Sa vie illustre les espoirs qu’il nourrissait pour les travailleurs.